

Fortississimo
Whiplash

Guillaume Potvin

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, G. (2015). Review of [Fortississimo / *Whiplash*]. *Séquences*, (294), 30–30.

Whiplash Fortississimo

Quelque chose de sombre bouillonne entre les murs du Shaffer Conservatory of Music. Or, dans ce deuxième long métrage de Damien Chazelle, le fond est éclipsé par la forme, car **Whiplash** est un véritable solo de batterie cinématographique; imprévisible, spectaculaire et ostensible. Un crescendo fatal vers une coda explosive. Roulement de tambour...

GUILLAUME POTVIN



La quête mythique de la virtuosité

Tout d'abord, il y a Andrew Neyman. Timide et frêle, on ne le soupçonnerait pas d'être un des jeunes batteurs les plus prometteurs d'Amérique. Mais être un bon batteur ne lui suffit pas. Lorsqu'on parle des grands – les Buddy Rich et les Jo Jones de ce monde –, Andrew veut être mentionné du même souffle. Son père est un écrivain raté, sa mère est absente. Il n'a pas d'amis, que du talent et encore plus d'ambition.

Puis il y a Terrence Fletcher, le redoutable chef d'orchestre du Shaffer Studio Band. Pas tant un professeur qu'un prospecteur de talent, il est d'avis que le potentiel embryonnaire d'un musicien ne peut fleurir qu'après un effondrement total de son ego. Ses méthodes? Dignes d'un camp d'entraînement militaire: intimidation, chantage, agressions verbales et physiques. Manipulateur hors pair, sa douceur éphémère n'est qu'un moyen d'extirper de ses subordonnés des confidences douloureuses qu'il n'hésitera pas à utiliser comme munitions. Tout cela au nom de faire jaillir le génie à tout moyen, de trouver le prochain Charlie Parker.

Quel mythe que ce Charlie Parker! Dans **Whiplash**, on se le répète comme un mantra: avant de devenir Bird, Charlie Parker était un saxophoniste minable et c'est en lui jetant une cymbale par la tête que Jo Jones provoque sa métamorphose. Cette version des faits soutenue par Fletcher est historiquement erronée d'ailleurs, mais là n'est pas la question. Le hic, c'est cette conception quasi théogonique du talent que se font les personnages, une conception qui voudrait que le génie soit attribuable à un événement ou à une personne particulière. Avec cette mentalité, la quête mythique de la virtuosité prend alors la forme d'une boucle de rétroaction entre Andrew et Fletcher. Reste à voir quelles sont les limites d'une telle poursuite, car si chaleur et pression extrême transfigurent le

carbone brut en diamant, ces variables peuvent tout autant produire du simple graphite. Et pourtant, Andrew persévère. Et le tempo continue d'accélérer...

Au-delà de cette série d'affrontements explosifs entre élève et mentor, le scénario de **Whiplash** est acrobatique, composé comme une partition de jazz. Le motif récurrent qui le traverse, c'est Andrew qui, timidement, se déplie, se révèle et enfin s'épanouit sous nos yeux. C'est un récit qui, dès qu'on croit commencer à assimiler ses mélodies, module vers une autre tonique et tire le tapis de sous nos pieds. Cela se fait malheureusement au prix d'une certaine vraisemblance ou d'une quelconque présence féminine pertinente, d'ailleurs. Ce qu'on obtient est un reflet peu flatteur du jazz, réduit ici à une compétition macho qui valorise l'exécution machinale. Ces bémols sont toutefois négligeables car, à l'instar des grooves de swing accrocheurs qui ponctuent son film, Damien Chazelle recherche d'abord et avant tout l'impétuosité. L'intensité du film ne fait relâche que momentanément pour permettre à ses acteurs de performer leurs solos. Miles Teller laisse subtilement transparaître la fragilité émotionnelle qui carbure les rêves de grandeur de son personnage tandis que J.K. Simmons balance des injures de la pire espèce – homophobes, misogynes, racistes – comme d'autres jouent de la trompette, avec tant de vitalité et de liberté que le fou rire pantois qu'il provoque devance la consternation.

Whiplash, c'est aussi la direction photo de Sharone Meir et le montage de Tom Cross. C'est une caméra qui nous fait voir la sueur qui perle sur le front du contrebassiste et la salive qui s'évacue d'une trompette. Une caméra qui nous campe là où on ne pourrait jamais être; nous sommes les touches sur lesquelles dansent les doigts du pianiste, nous sommes la vibration qui fait résonner la cymbale de cuivre. C'est une caméra qui remarque les partitions froissées d'un musicien ou la fausse note d'un autre et nous fait craindre d'être découverts par Fletcher. **Whiplash**, c'est un travail de montage minutieux qui transforme de simples répétitions et performances musicales en scènes haletantes dignes des plus grands films d'action.

Mais surtout, **Whiplash**, c'est une gifle en pleine gueule, c'est un film qui nous prend, nous secoue en tous sens et nous laisse là, étourdis et exaltés, tentant de faire sens des excès dont nous venons d'être témoins. Ses ondes de choc seront ressenties bien après son climax spectaculaire. Tape-à-l'œil ou pas, l'effet est viscéral. ► **Cote: ★★★**

■ **Origine:** États-Unis – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 47 – **Réal.:** Damien Chazelle – **Scén.:** Damien Chazelle – **Images:** Sharone Meir – **Mont.:** Tom Cross – **Mus.:** Justin Hurwitz – **Son:** Thomas Curley – **Dir. art.:** Melanie Jones – **Cost.:** Lisa Norcia – **Int.:** Miles Teller (Andrew), J.K. Simmons (Fletcher), Paul Reiser (Jim), Melissa Benoist (Nicole), Austin Stowell (Ryan) – **Prod.:** Jason Blum, Helen Estabrook, David Lancaster, Michel Litvak – **Dist. / Contact:** Métropole.